

ALOYSIUS CHABOSSOT

Fallait pas l'inviter!



● Roman
EYROLLES

Agathe, trentenaire au caractère bien trempé, célibataire assumée, en a plus qu'assez des allusions de ses parents sur son statut de supposée « vieille fille ». Alors, lorsqu'on lui demande pour la énième fois si elle viendra accompagnée au mariage de son frère Julien, la réponse fuse comme une balle : OUI, elle sera accompagnée ! De son fiancé, jeune publicitaire en vogue, doté de toutes les qualités du monde ! Seul problème, le beau Bertrand n'existe que dans son imagination... Il va donc falloir lui donner vie, et vite, afin que la réalité colle à la fiction. Déterminée, Agathe part à la recherche de l'oiseau rare. Faute de mieux, son choix se porte sur Tibor, improbable geek aux goûts vestimentaires discutables. Tiendra-t-il jusqu'au bout son rôle de « faux fiancé » ? Une chose est sûre, elle n'est pas au bout de ses surprises.

“ Il me fallait un costaud, une épée en acier trempé, un *winner* du genre *Top Chef*, qui court comme un dératé avec sa casserole brûlante entre les mains en hurlant : *je vais tous les niiiiquer !* ”



Après avoir tâté de différents métiers (chauffeur-livreur, éducateur, informaticien, banquier, etc.), Aloysius Chabossot est actuellement journaliste. Fallait pas l'inviter ! est son premier roman.

© Astrid et Collabanza

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Sur une idée originale de l'auteur, photomontage d'après
© Galina Tcivina/Shutterstock, © Tanasan Sungkaew/Shutterstock,
© Uku Studio/Shutterstock
Création Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles

Code éditeur : G56935
ISBN : 978-2-212-56935-3

Fallait pas l'inviter!

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Nolwenn Trehondart

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56935-3

ALOYSIUS CHABOSSOT

Fallait pas l'inviter!

● Roman
EYROLLES

Avertissement

Les faits rapportés dans ce roman sont purement imaginaires. L'auteur décline (avec amabilité, mais fermement) toute responsabilité vis-à-vis des mariages passés, présents, ou à venir pouvant présenter des similitudes fâcheuses avec son histoire.

1

Quelle serait l'expression la plus adéquate pour décrire la situation ? Un paquebot transatlantique avec des rames ?

Voilà, c'était le mot juste. Pour qualifier le pétrin dans lequel je barbotais, « galère » aurait semblé un tantinet simplet. Avec des trous dans la coque, le paquebot, s'il vous plaît, et délesté de tous ses canots de sauvetage, tant qu'à faire.

Comment avais-je pu me montrer aussi stupide ? Pourtant, j'aurais pu m'en douter : une personne sensée n'aurait jamais misé un kopeck sur Tibor. Même un chihuahua lobotomisé ne confierait pas sa gamelle de pâtée à un mec comme Tibor, c'est dire.

Ce n'était pas faute de lui avoir demandé et redemandé, en articulant bien mes mots jusqu'à en avoir des crampes à la mâchoire, pour qu'ils pénètrent au plus profond de son petit cerveau spongieux ravagé par des nuits entières de jeux en réseau :

— Tu es sûr que tu vas t'en sortir, Tibor ? Sûr de sûr ?

Conciliante, je lui avais même ménagé la semaine dernière une porte de sortie, parce que ce coup-là ne tolérait pas la moindre erreur. Il me fallait un costaud, une épée en acier trempé, un *winner* du genre Top Chef qui court comme un dératé avec sa casserole brûlante entre les mains en hurlant : « Je vais tous les niiiiquer ! »

Bref, un homme, un vrai, pas une baudruche prête à se dégonfler à la moindre bourrasque :

« Tu sais, tu peux encore refuser, je t'en voudrais pas. » « Non, non, non ! » m'avait répondu l'autre comique, en secouant sa grosse tête de courge délavée : « Aucun problème ! Ça m'amuse même beaucoup ! »

Holà, camarade, je ne t'en demandais pas tant ! Avait-il vraiment saisi l'importance de sa mission ? À voir son expression mi-satisfaite, mi-hébétée, le doute n'avait cessé de planer, menaçant. Nonobstant, force était de reconnaître que je n'avais pas eu trop le choix. Alors je l'avais regardé planer, ce doute, du coin de l'œil (dubitatif, l'œil), en me convainquant qu'il fallait bien accorder une parcelle de sa confiance de temps en temps, qu'on ne pouvait jamais être sûre de rien, que, sans espoir, l'existence ne serait pas tenable, ma brave dame. Bref, je m'étais requinqué le moral à coup de philosophie prêt-à-porter, niveau Bernard-Henri Lévy de cours élémentaire.

Mais cela faisait un quart d'heure que ma foi pour le moins brinquebalante s'était écrasée comme une vieille bouse en vol piqué. Et, là, depuis deux-trois minutes, une certitude l'avait remplacée :

Tibor n'est pas fiable. Sentence définitive et sans appel, votre honneur.

Et je me repose pour la centième fois la question, histoire de virer complètement folle :

Toi, Agathe, tu n'es tout de même pas la dernière niveau jugeote, alors comment tu as pu te comporter comme la plus stupide des dindes d'abattoir (celle qui fait la fête au type qui vient lui couper le cou) en accordant ta confiance à un tocard de cet acabit ?

Je n'aime pas dire de gros mots, mais... ZUT !

Tibor, tu ne perds rien pour attendre, je vais m'occuper de toi, mon lapin, dès lundi matin. Et les représailles seront terribles :

une vengeance de femme bafouée et humiliée, autant dire que ça va être douloureux ! Rien que de penser à ton sort, Tibor, j'en ai les narines qui palpitent d'impatience. Tibor, tu vas rôtir en enfer.

Mais, en attendant, moi, je dois gérer l'urgence. Et la priorité, à ce moment précis, c'est de me dégotter un fiancé présentable.

En temps normal, ce n'est déjà pas une sinécure, ce genre de boulot. Nous, les femmes, on sait de quoi on parle, les témoignages pullulent. Certaines d'entre nous laissent dans cette quête une bonne partie de leur vie, d'autres ne trouvent jamais. Il y a aussi celles qui préfèrent se consacrer à une mission humanitaire à l'autre bout de la planète pour éviter d'y penser, ou alors qui s'enferment dans un couvent et trouvent en la personne du petit Jésus le mari idéal : gentil, toujours dispo, pas envahissant pour un rond. Mais, avouons-le, côté bagatelle, l'idée laisse quand même à désirer.

Bref, l'affaire relève bien souvent du casse-tête chinois.

Et, pour l'heure, deux éléments transforment cette tâche en un véritable cauchemar.

Le lieu : le parvis d'une mairie tout ce qu'il y a de plus banal, plat, avec des dalles couleur crème et trois énormes pots de fleurs en ciment posés dessus en guise de déco.

Le temps imparti : environ cinq minutes. Et même si cela suffisait à l'un de nos anciens présidents de la République pour honorer une conquête et prendre sa douche, c'est pas bien long, cinq minutes.

Petit avantage si l'on peut dire : je ne cherche pas un *vrai* fiancé en bonne et due forme, voyez ? J'entends par là : le type à peu près bien sous tous rapports avec lequel on a toutes les chances de dilapider une partie de notre folle jeunesse en pondant des gosses et en se prenant des tas de crédits sur le dos plutôt que d'aller se la coller dans les soirées *afterwork* avec les copines du boulot.

Pour l'heure, mes prétentions sont beaucoup plus modestes : je cherche un lascar à peu près présentable qui pourra donner le

change pour un tout petit moment. Pas de serments d'amour, pas de roucoulade au clair de lune, pas d'engagement en vue, promis.

Juste un intérim sans conséquence, sans même un passage à l'acte: franchement, je ne demande pas la lune.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais ce type de spécimens, sur les coups de quatorze heures, circule très peu sur le parvis de la mairie de Ville-Alfort. Ils sont même d'une rareté tout à fait stupéfiante.

J'ignore s'il existe un institut chargé de ce genre de statistiques, mais si c'est le cas, leurs analystes doivent drôlement se creuser la tête pour occuper leurs journées.

Par chance, mes parents sont jusqu'à présent restés bien discrets. Ma mère, choucroute imposante et souliers vernis, scrute sa petite robe à motifs printaniers à la recherche d'un faux pli; mon père, affublé du même costard que Léon Zitrone pour le couronnement de la reine d'Angleterre, resserre pour la cinquantième fois son nœud de cravate. S'il continue, il va finir par nous faire une congestion cérébrale. En temps normal, j'aurais déjà eu droit à quantité d'allusions super marrantes du genre: « Il vient à pied? » (rires étouffés) ou « Il faudrait penser à lui acheter une montre » (re-rires étouffés), enfin, tout un tas de petites remarques méga lourdes dont mes parents ne se privent pas lorsqu'ils veulent me « taquiner gentiment » (selon l'expression de ma mère).

Mais, aujourd'hui est un jour exceptionnel: c'est mon frère, le héros, c'est pour lui qu'ils trépignent d'impatience. Logique qu'ils aient zappé les sarcasmes à mon égard. Tant mieux car leurs vanes ont oublié de me faire rire depuis belle lurette et je ne suis pas d'humeur présentement à en supporter le quart de la moitié d'une.

Holà... Je crois que j'ai parlé trop vite: je viens de croiser le regard de ma mère, et pas besoin de lunettes pour y lire: « Alors,

ma petite chérie, il est où ce fameux fiancé, mmm ? MMM ? » Elle détourne la tête en entendant le son du moteur d'une grosse cylindrée, puis me lance, la mine gourmande : « Tiens ! C'est peut-être lui ! On va enfin finir par rencontrer l'oiseau ! » Qu'est-ce que j'attends pour piquer ma crise ? À la place, je me contente d'un « non, non, c'est pas lui » prononcé d'une voix hésitante de moineau tombé du nid (oui, chez moi, il arrive que les moineaux parlent). Dans ces moments-là, je me déteste, mon manque d'aplomb face à ma mère me sidérera toujours.

La bonne blague : bien sûr que ce n'est pas lui ! Cette situation commence à devenir très très crispante.

J'épie dans toutes les directions et, comme Anne, je ne vois rien venir, à part un petit papy en bleu de travail, casquette sur le crâne, baguette sous le bras, qui ne correspond pas vraiment au profil recherché.

J'ai chaud, je sens mon fond de teint se liquéfier sur mes joues. Je suis à deux doigts de craquer, de tout avouer, de libérer mon âme tourmentée par le feu ardent du bobard pas assumé. Mais, non, je dois tenir le coup ! C'est pour eux que je fais ça. Enfin, pour moi. Enfin, pour qu'eux me perçoivent autrement. Autrement que cette pauvre fille de trente-six ans à qui la vie fait l'effet d'un tee-shirt XXL enfilé sur un nourrisson, vous comprenez, docteur ?

Oui, de temps en temps, je m'adresse aussi à moi-même en m'appelant « docteur ». Ainsi, je n'ai pas l'impression de réfléchir dans le vide, et puis, cela coûte moins cher qu'une séance chez mon psy.

Bon, docteur, je dois vous faire une confidence, je ne peux pas m'enlever l'idée que mes parents ne m'ont jamais aimée. Oh ! Ne prenez pas cet air offusqué ! D'accord, OK, j'y vais peut-être un peu fort... Reformulons : ils ne m'aiment pas comme moi je voudrais qu'ils m'aiment. Allons donc, vous soulevez les sourcils, à présent. Dur à avaler de la part d'une fille telle que

moi qui respire la joie de vivre et la normalité à s'en éclater les poumons, hein, docteur ? Certes, ce serait sacrément ingrat de ma part de prétendre qu'ils ne se sont pas occupés de moi. Ils ont rempli leur devoir de parents avec beaucoup de sérieux, beaucoup d'application, ils se sont donné beaucoup de mal pour élever leur fille. On peut même affirmer qu'à plusieurs reprises ils ont poussé le dévouement jusqu'au sacrifice. Comme le jour où ils m'ont inscrite dans une école privée, histoire que j'aille *au moins* jusqu'au bac. Docteur, n'hésitez pas à noter sur votre calepin toute la pesante ironie du « au moins ».

Et puis, je n'ai jamais manqué de rien. Bien nourrie – avec toute-fois une tendance un peu trop marquée pour les aliments saturés en acides gras. Habillée convenablement – avec cependant un fort penchant pour la mode de l'avant-veille. Et raisonnablement gâtée pour les Noël et anniversaires.

Du coup, je culpabilise souvent. Je me trouve mauvaise fille de geindre autant. J'en ai connu de plus malheureuses. Pas besoin d'aller chercher bien loin. Tiens, la petite Charlotte, une rouquine, voisine de classe en CM2 : son père lui filait des taloches pour un oui ou un non, et sa mère repassait derrière au cas où elle n'aurait pas tout à fait assimilé le message. En voilà une qui aurait pu se plaindre à juste titre de ce que le ciel lui avait refilé comme parents.

Les miens ont toujours été bien comme il faut : pas de fessées, pas de gifles, ou si peu. Pas de bisous non plus, pas de main dans les cheveux. Pour ainsi dire, pas de contact, d'aucune nature. Je me dis que le problème est peut-être là, docteur.

Si seulement j'étais restée enfant unique, je ne me serais sans doute rendu compte de rien. J'aurais considéré ce traitement comme parfaitement normal. Mais, quand Julien – le grand crétin qui se marie aujourd'hui – a débarqué au foyer cinq ans après moi, j'ai vite senti le décalage. Le jour et la nuit. Complés, papa et maman ne trouvaient pas de mots assez précieux pour

le décrire : une merveille de la nature, un bonheur de bébé, un cadeau du ciel... Plus tard, un garçon sérieux, travailleur, intelligent comme ce n'est pas permis. C'est simple, si tous les enfants étaient fabriqués dans le même moule, les parents ne se lasseraient jamais de procréer.

Je l'ai entendu des centaines de fois, ce couplet, et bien intériorisé surtout. Dès qu'on croisait une petite vieille du quartier, ma mère ne pouvait pas s'empêcher de le chanter sur tous les tons. La mamie regardait Julien comme une gourmandise, et moi, à côté, j'attirais autant l'attention qu'un papier de bonbon jauni traînant dans le caniveau. Arrivée au chapitre des comparaisons, mon existence lui revenait soudainement à l'esprit, et je trouvais enfin mon utilité : comme faire-valoir ! Autant dire que, confrontée à une telle perfection, je faisais figure de repoussoir : « Si seulement Agathe avait les mêmes facilités... Mais pensez-vous ! Si on n'est pas derrière elle, elle ne fiche rien ! Étonnant comme les enfants peuvent être différents, n'est-ce pas ? »

Que voulez-vous, docteur : le destin n'est pas équitable quand il distribue les cartes. Une litanie que mon crâne de petite fille a bien imprimée.

Durant des années, j'ai cherché comment leur plaire. Par exemple, l'école. Un bulletin scolaire gorgé de louanges, voilà qui aurait durablement redoré mon blason. Seulement, ce n'était pas trop dans mes cordes de rapporter des images tous les jours à la maison. Alors j'ai contourné le problème. Je suis devenue LA pro de l'antisèche, celle qui jouissait auprès de ses petits camarades d'une réputation hors du commun pour son savoir-faire et son ingéniosité. Tout le collège venait me demander conseil : avec moi, le règne de Napoléon the First tenait sur un ticket de métro, campagne d'Égypte et cassage de pipe à Sainte-Hélène compris !

Et puis, un jour, le faux pas, l'accident idiot : la synthèse des dix derniers cours de maths est venue rouler aux pieds du prof en

pleine interro. Le discrédit, la honte et le déshonneur se sont abattus tous les trois sur moi dans un même élan. C'était donc ça l'origine de ces notes époustouflantes qui parsemaient mon carnet de notes depuis quelque temps ? Les parents ne m'ont pas adressé la parole durant trois semaines. Autant dire que j'avais raté mon coup.

Mais je ne me suis pas découragée pour autant.

J'avais remarqué que la qualité des fréquentations revêtait une certaine importance aux yeux de mes parents. On en parlait souvent à table, des fréquentations. Oh, le classement n'était pas bien compliqué : d'un côté, il y avait les bonnes ; de l'autre, les mauvaises. Dans la première catégorie concourait en priorité tout ce qui pouvait ressembler à un fils ou fille de professions libérales, bien peignés, bien habillés et, avant tout, obnubilés par les études. Dans la seconde, il y avait le reste.

Alors, je me suis mise à courtiser, toute honte bue, ce que comptait le lycée de têtes d'ampoule à lunettes. Fallait-il que je sois motivée ! Quelle abnégation, quand j'y repense. Quelle purge surtout ! Mais c'était pour la bonne cause.

Une nouvelle fois, hélas, mes tentatives n'avaient servi à rien : quand j'arrivais à ramener, au prix de coûteux efforts, l'un de ces glorieux spécimens à la maison, on le prenait aussitôt en exemple pour mieux fustiger mes résultats médiocres. Un jour, une de ces grosses têtes, une certaine Marie-Jeanne, s'est entichée de Julien. Dès lors, inséparables, ils occupaient leur temps libre à des trucs de déglingos du genre « après-midi de révision à la bibliothèque » ou « week-end au salon de l'Étudiant ». Ce qu'on appelle le *big love*, quoi. Ah, il fallait voir les parents. C'est pas compliqué : avec les petites ailes frétilantes qui leur avaient soudainement poussé dans le dos, ils ne touchaient plus terre. Pensez, la fille d'un gynécologue ! Moi qui voulais attirer l'attention sur ma pomme, j'étais servie : une fois de plus, c'était Julien qui décrochait la queue du Mickey. À désespérer...

Raconté de la sorte, un esprit un peu gourd pourrait s'imaginer que j'en veux à mes parents. Absolument pas ! Regardez-moi : est-ce que j'ai l'air malheureuse, frustrée, névrosée ? Non, non et non. Si mes premières années se sont déroulées à l'ombre de mon encombrant et exaspérant petit frère, à ressasser mes carences affectives, j'ai, à présent, grandi : je suis forte, j'ai su prendre mes distances avec mon enfance.

Par exemple, mes amis ne plaisent pas à mes parents ? Eh bien, je m'en tape.

Je travaille au service paie d'une société qui fabrique des systèmes d'arrosage, mes parents trouvent mon boulot pas vraiment glamour, et vous savez quoi ? Ça m'est égal. C'est vrai quoi, un système d'arrosage, c'est utile, surtout quand on habite un pavillon. Et je suis fière de contribuer, certes modestement, au bien-être de mon prochain. Dès lors qu'il possède un jardin.

Côté vie sociale : je ne suis pas « casée ». Quelle horreur cette expression qui ne veut rien dire. Si je n'ai pas trouvé ma petite case, rien qu'à moi, alors je suis un « cas » ? Je ne suis pas casée de façon durable, voilà la vérité ! Il y a bien eu quelques tentatives, mais rien de concluant. Au début, c'est toujours pareil : tout beau tout rose, on se promet un amour éternel, on finit par s'installer et les ennuis commencent. Le dernier en date ? Un certain Gérald, comédien d'exception, avis unanimement partagé par lui-même. Rencontré dans un bar du côté d'Oberkampf après quelques pintes de bière, le gaillard m'avait aussitôt séduite par son abattage et sa détermination : pas compliqué, le prochain George Clooney, c'était lui ! Bon, pour le moment, sa prestigieuse carrière se limitait à une apparition furtive dans une publicité pour laxatif où il tenait le rôle d'un suppositoire. Mais les choses allaient changer, et vite. Bientôt, le monde s'agenouillerait devant l'évidence de son talent unique, il le savait. D'ailleurs, depuis qu'il m'avait rencontrée (soit deux heures, le temps de s'enfiler une dizaine de shots de vodka), il se sentait plus fort que jamais : j'étais sa muse, son moteur,

son inspiration. Avec moi dans sa vie, Gérard se voyait déjà aux Césars : pour un peu, il aurait sorti son calepin pour rédiger son discours de remerciement. J'étais flattée. Hélas, quelques semaines de vie commune ont suffi pour que je déchanté. Collé sur mon canapé comme une deuxième peau, il passait la moitié de son temps à se lamenter sur les directeurs de castings qui, décidément, ne comprenaient rien à son « art ». L'autre moitié étant consacrée au pillage en règle de MON réfrigérateur, entre deux séries débiles visionnées sur MON abonnement Netflix. Une fois ma patience usée jusqu'à la corde, j'ai aimablement mais fermement indiqué la direction de la porte au génie incompris : elle est gentille, Agathe, mais sur son front il n'y a pas marqué « Pôle Emploi Spectacle ».

Gérald n'est qu'un exemple (à peine gratiné) parmi d'autres. Je pourrais également citer Denis, qui avait transformé mon salon en salle d'arcade, ouverte 24 heures sur 24 à tous les geeks du quartier ; ou ce bon Victor, qui me donnait à laver ses chemises pleines de rouges à lèvres lorsqu'il daignait rentrer à la maison, entre deux « soirées déglings » auxquelles il avait omis de m'inviter.

Il faut bien reconnaître qu'en règle générale les mecs estiment qu'une fois dans les murs l'affaire est entendue. Adieu le romantisme en carton-pâte des premières heures, bonjour les chaussettes sales qui traînent dans le couloir, le lavabo plein de dentifrice, les soirées télé sans décrocher un mot, les vacances chez les beaux-parents pour économiser. À ce compte-là, je préfère encore rester seule et m'offrir un Kinder sur pattes quand l'envie m'en prend.

Mes années d'expérience et les différents témoignages que j'ai pu recueillir auprès de copines plus avancées que moi dans leur parcours sentimental m'ont amenée à développer un point de vue particulièrement original sur la condition féminine. Pour faire simple, je considère qu'il existe deux événements traumatisants dans la vie d'une femme. Premièrement, le mariage : on signe un contrat dont chaque terme bafoue le Code du travail avec